



## Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des  
révolutions du XIXe siècle

25 | 2002

Le temps et les historiens

---

# Entre l'histoire et l'oubli : quel projet d'écriture ?

François Fourn

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/430>

DOI : 10.4000/rh19.430

ISSN : 1777-5329

### Éditeur

La Société de 1848

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 141-144

ISSN : 1265-1354

### Référence électronique

François Fourn, « Entre l'histoire et l'oubli : quel projet d'écriture ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 29 juin 2005, consulté le 24 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/430> ; DOI : 10.4000/rh19.430

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# *Entre l'histoire et l'oubli : quel projet d'écriture ?*

François Fourn

---

- 1 L'écriture de l'histoire n'est pas un travail sur les seuls écarts, les différences, entre les choses du passé et celles du présent, elle est aussi, surtout même, un travail sur la possibilité qu'elles se rencontrent<sup>1</sup>. Ce que je voudrais évoquer ici est la question de l'actualité, qui n'est pas seulement scientifique, des textes produits par les historiens, sans laquelle leur travail est voué au néant de l'indifférence, de l'insignifiance. S'interroger sur cette actualité est s'interroger sur l'acte de porter, à un moment donné, son regard sur le passé, c'est reconnaître à ses propres questionnements leur historicité, sans renoncer à l'idée que la recherche historique est une recherche sur le réel<sup>2</sup>. Par-delà ce qui du présent peut déterminer le choix des objets d'un travail sur l'histoire, la manière de les traiter, un maintenant de la connaissance, il convient de s'interroger sur ce que l'écriture de l'histoire peut changer au présent de celui qui s'y livre<sup>3</sup>. La question des rapports que les historiens peuvent entretenir avec certaines formes de l'oubli, la nécessité de l'oubli pour les individus<sup>4</sup>, surtout ce que les sociétés oublient par l'oblitération sélective des faits auxquels elles sont confrontées, est une entrée possible pour évoquer celle des relations qui, dans les deux sens, peuvent s'établir entre le scripteur de l'histoire et les objets de son travail, entre ce qui est son présent et le passé sur lequel il travaille. L'oubli n'est pas ici ce qui est hors de la mémoire, mais ce que l'on y tient enfoui, immergé, qui peut toujours en réémerger, en resurgir<sup>5</sup>.
- 2 Le point de départ de la réflexion que je propose est un sentiment qui a accompagné, au début des années 1990, mon travail de doctorant sur Étienne Cabet<sup>6</sup> : celui de travailler sur un personnage très oublié, de risquer l'écriture d'une biographie dont l'intérêt, de ce fait, ne paraissait pas évident. Je me demandais si je devais occulter, en partie, l'utopiste, le communiste qu'il avait été pour construire un récit de lui éventuellement lisible. Avec un peu de recul, grâce aussi à des travaux parus depuis<sup>7</sup>, je crois, maintenant, que l'oubli d'un tel personnage, vœu de ses adversaires, résultat de leur action, est précisément ce qui peut rendre pertinent la constitution des traces de sa vie en objet de travail

historique. La question renvoie à ce qui s'est passé à partir de 1849 quand ont été vaincues les grandes utopies sociales des années 1840, elle renvoie à ce moment où les hommes, qui avaient jusque-là incarné un futur possible, apparurent à l'opinion publique comme des illuminés, des imbéciles, des escrocs ou des fous. Leurs discours ne fonctionnaient plus, rendus, par d'autres, incompréhensibles, agaçants ou ridicules. Dans l'espace public, leurs mots ne portaient plus, ceux, par exemple, par lesquels ils affirmaient l'identité de leurs doctrines avec celles de Jésus-Christ. Pourquoi ces hommes, admirés ou craints comme les réformateurs sociaux les plus imaginatifs, tout d'un coup basculèrent-ils dans l'oubli à peu près complet, pourquoi leurs adversaires triomphaient-ils, ceux qui se réclamaient du "parti de l'ordre" ou ceux qui n'avaient jamais cru à la force pure des idées, même les plus généreuses ? Juin 1848 n'explique pas tout <sup>8</sup>.

- 3 Les historiens, quels que soient leurs projets d'écriture, ont toujours affaire avec l'oubli. C'est un de leurs plaisirs : exhumer les traces enfouies du passé qu'ils étudient, se faire inventeur de sources enfouies dans l'océan des archives <sup>9</sup>. Ils n'ont pas tous, pourtant, les mêmes rapports avec ce qui du passé a été oublié et qu'ils ont retrouvé. Les rapports de distance ou de proximité avec les sources ne sont pas les mêmes pour tous. De manière simplificatrice, j'en conviens d'avance, je voudrais ici exposer deux positions possibles tendant, l'une, à considérer l'oubli comme un phénomène naturel, apparenté par son inéluctabilité à ce que serait l'érosion pour la géomorphologie, et l'autre à considérer l'oubli comme un résultat de volontés délibérées, récusant l'automatisme et la linéarité des processus historiques. Dans un cas, l'oubli a le goût de l'inessentiel, de l'insignifiant, de la marginalité, dans l'autre c'est tout le contraire, l'oubli est aussi fondamental pour une société qui continue à exister que le travail du refoulement dans l'inconscient auquel se livre un individu <sup>10</sup>.
- 4 La première hypothèse est celle d'une histoire d'un passé mort, "refroidi". C'est une histoire que Walter Benjamin désignait comme une histoire évolutionniste, opposée dans ses principes à celle qu'il revendiquait, l'histoire dialectique <sup>11</sup>. Pour actualiser et compliquer le problème, on pourrait dire encore l'histoire "objectiviste" ou "scientiste". C'est la démarche de ceux qui, comme François Furet, sous couvert de distanciation "scientifique", proposaient de refroidir le passé, pour penser la Révolution française par exemple <sup>12</sup>. C'est une histoire où l'on fait encore profession de foi de ne pas, de ne plus en avoir <sup>13</sup>. Ceux qui l'écrivent croient pouvoir établir, en niant tout parti pris, un rapprochement, par exemple, entre ce qu'ont été le communisme et l'hitlérisme au XX<sup>e</sup> siècle pour dénoncer la survivance anachronique de l'un, pourtant semblable, selon eux, à l'autre <sup>14</sup>. Ils proposent une lecture du passé comme une voie à sens unique, une continuité vers ce qu'ils appellent la "modernité". Ils se donnent pour but de montrer à quel point le présent, celui de l'historien, est sans aucun doute le meilleur, qu'il ne faut surtout pas en changer, que le passé ne pouvait que conduire à ce présent. Ils voudraient faire croire qu'il n'existe pas d'alternative à ce temps présent, ils s'identifient aux vainqueurs de l'histoire, par intérêt, par conviction aussi. Le temps présent est perçu comme la phase ultime du progrès, l'ultime domestication des conflits d'un passé sauvage. C'est une histoire qui se propose d'arrêter là le mouvement de l'histoire, infatuée d'elle-même et de son temps, embourgeoisée, sage et raisonnable. Cette histoire apparemment dépassionnée, visant à un consensus prétendument nécessaire, faite pour tuer les combats du passé, faite pour tuer l'histoire, est une histoire à désertier le terrain de l'histoire politique. Pour cette histoire-là, l'oubli a frappé les plus faibles, ce qu'ils

avaient à dire : leur temps est révolu. L'oubli a opéré la destruction de ce qui ne pouvait et ne devait surtout pas subsister.

- 5 Il existe une deuxième hypothèse : l'histoire d'un passé toujours présent, d'un passé réactivé. Dans cette hypothèse-là, l'exploration du passé n'est pas la recherche d'une justification du présent, mais une recherche pour changer le présent par l'exhumation de faits enfouis, de faits qui, rendus à la connaissance, peuvent être réactualisés. Il ne s'agit pas, ce qui serait absurde, d'établir un rapport d'homologie entre le présent et le passé, mais un "rapport critique", selon une expression de Roger Chartier<sup>15</sup>. Il ne s'agit pas plus de penser que le passé éclaire le présent, ni que le présent éclaire le passé, mais qu'ils peuvent se rencontrer, fusionner, "dans un éclair pour former une constellation", écrivait poétiquement Walter Benjamin<sup>16</sup>. Le passé a sans cesse été recomposé pour configurer le présent : il existe des formes organisées de l'oubli, elles méritent au moins un examen, elles ne sont pas toutes acceptables. Dans cette configuration, l'histoire est intellectuellement engagée, militante, combattante ; dans le pire des cas elle est relativiste, dans le meilleur et le plus indispensable des cas elle est anti-négationniste. Ceux qui s'y livrent n'ont que faire de refroidir le passé, ce qu'il peut avoir encore de brûlant, seul, les intéresse. L'écriture de cette histoire-là n'est pas, ne veut pas être, simple et inoffensive scansion des choses du passé, mais devenir. Elle ne vise pas au consensus, l'objectif n'est pas de participer à un continuuel évitement des conflits. Le scripteur de cette histoire ne prétend pas se tenir en dehors de l'histoire qu'il écrit. Il ne cherche pas un abri sûr pour la conscience, il préfère, il choisit l'inquiétude, au risque parfois de réveiller la douleur, d'anéantir le travail du deuil. C'est une histoire souvent pleine de convictions, de colères, de violences même, certains diront "terroriste". Entreprise pour susciter la discussion, délibérément porteuse de la dissension, une telle démarche peut-elle prétendre à ce statut "scientifique" revendiqué par ceux qui font croire à leur détachement froid des choses étudiées ? Dire le vrai, travailler sur le réel, impliquerait-il une protestation de neutralité vis-à-vis de ce qui a été construit comme un objet historique ? Y aurait-il ici renoncement au partage de la méthode historique ? L'histoire dominante d'un moment crée des fictions autour desquelles une société croit pouvoir fonctionner : les dénoncer, les déconstruire, n'est pas inévitablement voué à l'ineptie, encore moins au mensonge. Il ne s'agit pas de promouvoir une monstrueuse société sans oubli, d'assigner pour tout un abusif "devoir de mémoire", mais simplement, en constituant les objets de son travail, de s'interroger sur ce qui du passé peut encore produire des effets dans le présent de l'historien, de s'interroger sur ceux à qui est destiné le travail de l'écriture, de s'interroger sur les raisons de le faire. Exhumer ce qui a été refoulé par le travail incessant de l'oubli peut déstabiliser le présent, ses croyances, ses pratiques sociales, politiques, culturelles. C'est vouloir écrire l'histoire non pour distraire ou endormir, mais rompre les silences autour desquels s'est organisé un certain type de société, pour sortir le présent de sa torpeur, pour le déconcerter, pour le désorganiser, le déranger, le bousculer, l'humaniser, pour continuer à vivre.

- 6 François Fourn est docteur en histoire

## NOTES

- 1.. Ce que montre, avec une grande sensibilité, dans un livre d'apparence modeste, Arlette FARGE, *Le Goût de l'archive*, Points histoire, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 156 p., ou cet autre, écrit avec un sociologue : Arlette FARGE et Jean-François LAÉ, *Fracture sociale*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2000, en particulier pp. 141-168, "L'envers de l'histoire".
- 2.. Voir Roger CHARTIER, *Au bord de la falaise, L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Éditions Albin Michel, 1998, pp. 11 et 16 entre autres --c'est un problème qui parcourt tout l'ouvrage en fait. Admettre que le travail de l'historien est lié au moment et au lieu où il est produit ne conduit pas nécessairement au relativisme dont il dénonce les dangers. Voir aussi les deux points de vue, en partie contradictoires, de Gérard NOIRIEL, "Les règles du métier", dans *L'Histoire aujourd'hui*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 1999, pp. 421-426 ; et Paul VEYNE, "Débats épistémologiques contemporains", *idem*, pp. 427-433.
- 3.. Arlette FARGE, dans *L'histoire aujourd'hui*, ouv. cité, p. 266 : "Je pense que l'historien a quelque chose à dire du passé pour que le présent se modifie et que ses violences, par exemple, ne soient pas inéluctables" ; texte déjà publié dans *Sciences Humaines*, hors série n° 18, septembre-octobre 1997.
- 4.. Marc AUGÉ, *Les Formes de l'oubli*, Paris, Éditions Payot, 1998, p. 7, écrit, c'est la première phrase de son livre : "L'oubli est nécessaire à la société comme à l'individu".
- 5.. Nicole LORAUX, *La Cité divisée, l'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Critique de la politique, Paris, Éditions Payot, 1997, p. 277, cite cette définition que Lacan donnait de l'inconscient comme étant dans l'homme : "la mémoire de ce qu'il oublie".
- 6.. François FOURN, *Étienne Cabet (1788-1856), une propagande républicaine*, thèse d'histoire sous la direction de Philippe Vigier et Francis Démier, Université Paris 10-Nanterre, juin 1996, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, 1998, 884 p.
- 7.. En particulier, Michèle RIOT-SARCEY, *Le Réel de l'utopie. Essai sur le politique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, 1998, 310 p. ; plus récent, Michèle RIOT-SARCEY [dir.], *L'Utopie en questions*, La Philosophie hors de soi, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2001, 260 p.
- 8.. Voir Dolf CĒHLER, *Le Spleen contre l'oubli, Baudelaire, Flaubert, Heine, Herzen*, Critique de la politique, Paris, Éditions Payot, 1996, 465 p. Selon moi, il surévalue en partie l'importance des événements de juin 1848, spectaculaires certes, mais le déclin des grandes utopies socialistes leur est postérieur d'au moins un an.
- 9.. Nicole LORAUX, *La Cité divisée...*, ouv. cité, p. 84, suggère de s'interroger sur le plaisir que l'on a (et que l'on s'emploie à dénier) à écrire l'histoire.
- 10.. Jean-Bertrand PONTALIS, *Ce temps qui ne passe pas, suivi de Le compartiment de chemin de fer*, Paris, Éditions Gallimard, 1997, p. 65, qui cite Freud : "Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est en lui refoulé et peut-être pas précisément de l'essentiel" ; voir Sigmund FREUD, "Au-delà du principe de plaisir", dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, 1968, pp. 7-82.
- 11.. Il parlait en fait plus souvent du "matérialisme historique" pour désigner son travail d'historien. Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, 974 p. Voir p. 488, par exemple, il écrit : "La présentation

matérialiste de l'histoire conduit le passé à mettre le présent dans une position critique". Voir aussi l'introduction de cet ouvrage par Rolf Tiedemann, sur la "conception anti-évolutionniste de l'histoire" qui était celle de Benjamin ; voir Rolf TIEDEMANN, "Introduction", *ibidem*, pp. 11-32, en particulier p. 29.

12.. François FURET, *Penser la Révolution française*, Folio histoire, Paris, Éditions Gallimard, 1978, p. 27.

13.. Bruno Groppo et Bernard Pudal, dans l'ouvrage collectif publié en partie pour répondre à ceux de François Furet, Ernst Nolte et Stéphane Courtois, invitent à une démarche "auto-réflexive", une prise en compte simultanément du "sujet objectivant" et de "l'objet à objectiver" ; voir Michel DREYFUS, Bruno GROPPPO, Claudio SERGIO INGELFORM et alii [dir.], *Le siècle des Communismes*, Paris, Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, 2000, p. 20.

14.. L'idée d'un rapprochement apparaît aussi dans Stéphane COURTOIS, *Le livre noir du Communisme, Crimes, terreur et répression*, Paris, Éditions Laffont, 1997, 846 p. Voir surtout Luc FERRY et Joseph ROVAN, *Devant L'histoire : les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des Juifs par le régime nazi*, Paris, 1998, 353 p., en particulier les textes d'Ernst NOLTE, "Un passé qui ne veut pas passer", *ibidem*, et Jürgen HABERMAS, "Une manière de liquider les dommages. Les tendances apologétiques dans l'historiographie contemporaine allemande", *ibidem*, pp. 47-61. La polémique est évoquée par Paul RICŒUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, L'ordre philosophique, Paris, Éditions du Seuil, 2000, pp. 429-436.

15.. Roger CHARTIER, "Les représentations du passé", dans *L'Histoire aujourd'hui*, Auxerre, Sciences Humaines Éditions, 1999, p. 18 ; texte déjà publié dans *Sciences Humaines*, hors série n° 18, septembre-octobre 1997.

16.. Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle...*, ouv. cité, p. 478.